

La pandémie, une crise de société

Libres propos à la suite de la conférence de JM Longneaux

Le mal commence avec l'indifférence et la résignation
Françoise Héritier

La crise sanitaire du COVID 19 a fait émerger dans notre vocabulaire quotidien le terme de pandémie, une épidémie qui selon l'étymologie touche une partie importante de la population mondiale.

Au-delà de ses conséquences sanitaires, cette pandémie nous amène à réfléchir aux déséquilibres dont elle est susceptible d'affecter la société dans son ensemble. A l'occasion d'une conférence organisée par GEFCA, c'est à cette réflexion que Jean-Michel Longneaux, professeur de philosophie, nous conviait, dans le prolongement de l'édition récente de son ouvrage *Finitude, Solitude, Incertitude : Philosophie du deuil*¹.

Jean-Michel Longneaux définit le deuil comme étant le processus par lequel un individu (une société) meurt à ce qu'il (elle) n'est plus, avant de renaître à ce qu'il (elle) est devenu(e).

Une société se caractérise par les valeurs, les croyances, les savoirs que partagent ses membres définissant ainsi une certaine représentation du monde, de l'homme et de la vie.

Pour Jean-Michel Longneaux, la société occidentale peut se synthétiser au travers de trois domaines qui en constituent les fondements : la science, l'économie, le droit.

Ce sont ces fondements que la crise actuelle vient bousculer conduisant à faire le deuil d'un passé pour renaître à un futur encore à construire.

Les polémiques qui ont animé la communauté scientifique ont démontré au-delà du nécessaire les limites de la démarche scientifique face à un virus inconnu et mutant. Qui croire quand au même instant, d'éminents docteurs (le plus élevé des grades universitaires !!) s'écharpent sur les « médias en boucle » dans un pédantisme dépassant celui des Diafoirus de Molière ?

¹ Jean-Michel Longneaux *Finitude, Solitude, Incertitude – Philosophie du deuil* – PUF – ISBN : 978-2-13-082257-8

Et la recherche d'un vaccin contre le virus apparaît comme une course effrénée à « être le premier » plus qu'à la fiabilité et l'innocuité du résultat faisant fi du « primum non nocere »² d'Hippocrate.

C'est une triste banalité de dire les effets de la pandémie sur l'économie si ce ne sont les milliards (d'Euros, de dollars ...?) qui en révèlent l'effondrement ou la magie salvatrice. Dans ce contexte, les sociétés occidentales ont affiché leur vulnérabilité et leur dépendance en particulier dans le domaine du soin (médicaments, réactifs pour tests de dépistage, matériels et équipements dont les masques ont fait l'actualité médiatique ...).

Les conséquences sociales en sont plus importantes encore : perte de revenus, destructions d'emplois ... régression du niveau de vie pour beaucoup. Pour beaucoup mais pas pour tous. Oublions la critique sur les hauts revenus pour souligner la fracture générationnelle que la crise peut entraîner, entre actifs (sans emplois) et retraités (maintenant nombreux). Cette fracture générationnelle touche plus encore la jeunesse avec les conséquences de la pandémie sur le système éducatif (déscolarisation, réduction du présentiel au profit du travail sur ordinateur, distanciation avec le groupe et appauvrissement de la relation au pédagogue ...).

Enfin, si la justice et le droit constituent un fondement de la démocratie, comment ne pas redouter les dérives potentielles sur son fonctionnement lorsqu'on perçoit la montée des populismes et des régimes autoritaires ? Certes la pandémie n'en est pas la cause, mais des mesures restrictives des libertés et un accroissement des contrôles individuels et collectifs, parfois disproportionnés, ont été pris sous couvert d'un régime d'exception (qui pourrait être renouvelé) conduisant à un état de droit aux caractéristiques rarement connues dans les démocraties occidentales. Face à la crise actuelle, la classe politique n'a pas su trouver la démarche de vérité pour unir une population traumatisée par un confinement brutal et des annonces contradictoires régulièrement remises en cause.

C'est de tout cela dont nous devons maintenant faire le deuil, pour nous reconstruire, pour reconstruire notre société.

Comme souvent il faudra commencer par accepter que le chemin soit long et peut-être encore semé d'embûches. Cette crise nous révèle tels que nous sommes et pour paraphraser Jean-Michel Longneaux, des êtres limités, qui ne peuvent pas tout, dans une solitude indépassable et dont l'existence est marquée au sceau de l'incertitude : « un deuil accompli n'efface jamais les blessures de la vie : il consiste juste à retrouver l'énergie de les porter avec soi dans de nouveaux projets ».

« Nous sommes nés pour agir » (Montaigne) c'est l'impératif qui nous détournera du mal que produiraient l'indifférence et la résignation.



Roland BEC, administrateur GEFCA

5 octobre 2020

² « Avant tout, ne pas nuire »